

Rimbaud et la « poudre de rubis ».

Féerie, alchimie, quincaillerie

Aurélia CERVONI

Dans « Délires II. Alchimie du verbe », Rimbaud raconte un accès de délire « auto-sacrificiel », qui, comme le souligne Yoshikazu Nakaji, évoque les « états seconds » des héros de la littérature et de l'opéra romantiques¹. Le « moucheron enivré à la pissotière de l'auberge » y apparaît comme le double dérisoire du poète, qui s'anéantit dans une orgie de lumière :

J'aimai le désert, les vergers brûlés, les boutiques fanées, les boissons tiédies. Je me traînais dans les ruelles puantes et, les yeux fermés, je m'offrais au soleil, dieu de feu.

« Général, s'il reste un vieux canon sur tes remparts en ruines, bombarde-nous avec des blocs de terre sèche. Aux glaces des magasins splendides ! dans les salons ! Fais manger sa poussière à la ville. Oxyde les gargouilles. Emplis les boudoirs de poudre de rubis brûlante... »

Oh ! le moucheron enivré à la pissotière de l'auberge, amoureux de la bourrache, et que dissout un rayon² !

On peut voir dans l'apostrophe au « dieu de feu » une variation sur le motif de l'invocation au soleil, hérité de l'*Illiad*e et de la tragédie antique³. L'impératif (« bombarde-nous », « fais manger », « oxyde »,

¹ Yoshikazu Nakaji, *Combat spirituel ou immense dérision ? Essai d'analyse textuelle d'« Une saison en enfer »*, Paris, José Corti, 1987, p. 163.

² « Alchimie du verbe », dans *Une saison en enfer* ; Rimbaud, *Œuvres complètes*, édition établie par André Guyaux, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2009 ; rééd. 2021, p. 266.

³ Sur ce motif, voir Jacques Jouanna, « “Soleil, toi qui vois tout” : variations tragiques d'une formule homérique [...] », dans *Études sur la vision dans l'Antiquité classique*, sous la direction de Laurence Vilard, Mont-Saint-Aignan, Publications des universités de Rouen et du Havre, 2005, p. 39-56, et sur le soleil dans l'œuvre de Rimbaud, voir Marc Eigeldinger, *Rimbaud et le mythe solaire*, Neuchâtel, À la Baconnière, 1964, en particulier p. 45-47 (sur

« emplis ») prend valeur d'injonction et de prière. S'érigeant en offrande, le poète, grîmé en prophète, appelle le châtimeut sur une cité luxueuse et frivole, où prolifèrent les « salons », « boudoirs » et autres « magasins splendides ». La destruction fantasmée des « glaces » des magasins, au moyen de « blocs de terre sèche », rappelle le « palais de cristal crevé par la foudre » d'un poème en prose de Baudelaire, *Le Mauvais Vitrier*, où le projectile dévastateur est un « petit pot de fleurs⁴ ». Sous le signe de la parodie, l'apostrophe au Soleil se rapproche en outre d'un passage de « Mauvais sang », caractérisé par la même « provocation autodestructrice⁵ », où le poète s'imagine prenant part à une campagne militaire, sous un soleil accablant :

Assez ! Voici la punition. — *En marche !*

Ah ! les poumons brûlent, les tempes grondent ! la nuit roule dans mes yeux, par ce soleil ! le cœur... les membres...

Où va-t-on ? au combat ? [...]

Feu ! feu sur moi⁶ !

Dans « Alchimie du verbe », Rimbaud rêve d'ensevelir la ville et ses « boudoirs » sous la « poussière » et les particules incandescentes, sous une « poudre de rubis brûlante », précisément. Dans le brouillon de cette page d'*Une saison en enfer*, il emploie une formule un peu différente, teintée d'exotisme : « sable de rubis⁷ », qui préfigure le « sable rose et orange », lavé par le « ciel vineux », de *Métropolitain*, dans les *Illuminations*⁸. Minéral précieux, le rubis ressortit à l'univers féérique⁹. Il est un élément de parure, qui reflète la volupté

« Alchimie du verbe », et « Rimbaud et la mythologie solaire », dans *Le Soleil de la poésie : Gautier, Baudelaire, Rimbaud*, Neuchâtel, À la Baconnière, 1991, p. 135-228, en particulier p. 176-177.

⁴ Baudelaire, *Œuvres complètes*, texte présenté, établi et annoté par Claude Pichois, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. I, 1975, p. 287.

⁵ Yoshikazu Nakaji, *Combat spirituel ou immense dérision ?*, *op. cit.*, p. 63.

⁶ « Mauvais sang », dans *Une saison en enfer* ; Rimbaud, *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 252.

⁷ Brouillons d'*Une saison en enfer* ; *ibid.*, p. 284.

⁸ *Métropolitain*, dans les *Illuminations* ; *ibid.*, p. 308.

⁹ Des perles et des rubis jaillissent de la bouche de Blanche-Neige, dans le célèbre conte de Grimm (1812).

et l'opulence. Des « gerbes de rubis » ornent l'autel d'une église établie dans une ancienne mosquée, dans *Les Aventures du dernier Abencérage* de Chateaubriand :

Une sainte obscurité régnait à travers une multitude de colonnes qui ressemblaient aux troncs des arbres d'une forêt régulièrement plantée. [...] Quelques lampes éclairaient à peine les enfoncements des voûtes ; mais à la clarté de plusieurs cierges allumés on voyait encore briller l'autel du sanctuaire : il étincelait d'or et de pierreries. Les Espagnols mettent toute leur gloire à se dépouiller de leurs richesses pour en parer les objets du culte, et l'image du Dieu vivant placée au milieu des voiles de dentelles, des couronnes de perles et des gerbes de rubis, est adoré par un peuple à demi nu¹⁰.

Dans *La Chevelure* de Baudelaire, où il se présente sous la forme de grains, comme le suggère le verbe *semer*, le rubis ponctue, avec la perle et le saphir, la chevelure d'ébène :

Longtemps ! toujours ! ma main dans ta crinière lourde
Sèmera le rubis, la perle et le saphir,
Afin qu'à mon désir tu ne sois jamais sourde !
N'es-tu pas l'oasis où je rêve, et la gourde
Où je hume à longs traits le vin du souvenir ?

(*La Chevelure*, dans *Les Fleurs du Mal*.)

On relève encore, sous la plume de Zola, dans un conte parodique intitulé *Simplice*, une expression très proche de celle de Rimbaud : « poussière de rubis ». Prince charmant raté, « complètement idiot¹¹ », Simplicite s'éprend d'une forêt, où il « se choisit un immense palais » :

¹⁰ Chateaubriand, *Les Aventures du dernier Abencérage* [1807], Paris, Ladvocat, 1826 ; *Œuvres romanesques et voyages*, texte établi, présenté et annoté par Maurice Regard, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, 1969, p. 1389.

¹¹ Zola, *Contes à Ninon*, 1864 ; *Œuvres complètes*, édition établie sous la direction d'Henri Mitterand, Paris, Cercle du livre précieux, 1968, t. IX, p. 34.

Son salon fut une vaste clairière ronde, d'environ mille toises de surface. De longues draperies vert sombre en ornaient le pourtour ; cinq cents colonnes flexibles soutenaient çà et là sous le plafond un voile de dentelle couleur d'émeraude ; le plafond lui-même était un large dôme de satin bleu-changeant, semé de clous d'or.

Pour chambre à coucher, il eut un délicieux boudoir, plein de mystère et de fraîcheur. Le plancher et les murs en étaient cachés sous de moelleux tapis d'un travail inimitable. L'alcôve, creusée dans le roc par quelque géant, avait des parois de marbre rose et un sol de poussière de rubis.

[...] C'était une de ces royales demeures comme Dieu sait en bâtir. Le prince put désormais être un sot tout à son aise¹².

L'expression « poussière de rubis » revient par ailleurs régulièrement dans les romans, récits de voyage et feuilletons des années 1850-1870, où elle est une image des féeries lumineuses du crépuscule et de l'aurore¹³.

Attentif aux nuances de rouge, « couleur de la vie exaspérée¹⁴ », l'auteur de « La Rivière de cassis... » et d'*Aube* célèbre quant à lui l'éclat du rubis dans un autre poème des *Illuminations*, *Fleurs*, où de « fines verges de rubis¹⁵ » érotisent un paysage minéral et métallique, et auparavant, dans *Les Mains de Jeanne-Marie*, daté de février 1872, où « le grand soleil » illumine d'un rubis les mains « sacrées » de l'héroïne¹⁶ :

Ça serrerait vos cous, ô femmes
Mauvaises, ça broierait vos mains,
Femmes nobles, vos mains infâmes
Pleines de blancs et de carmins.

¹² *Ibid.*, p. 35.

¹³ Voir par exemple Eugène de Mirecourt, *Le Pêcheur de Naples*, Paris, L. de Potter, 1856, p. 304 ; Camille Ferri Pisani, *Lettres des États-Unis d'Amérique*, Paris, Hachette, 1862, p. 343 ; Henri-Émile Chevalier, *Les Drames Iroquois*, Paris, Lécivain et Toubon, 1863, p. 77 ; Gustave Droz, (*Entre nous*), Paris, Hetzel, 1867, p. 188.

¹⁴ Suzanne Bernard, « La palette de Rimbaud », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, n° 12, 1960, p. 105-119, ici p. 117.

¹⁵ *Fleurs*, dans les *Illuminations* ; Rimbaud, *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 306.

¹⁶ Voir Marc Eigeldinger, *Rimbaud et le mythe solaire*, op. cit., p. 29-30, et « Rimbaud et la mythologie solaire », art. cit., p. 156.

L'éclat de ces mains amoureuses
Tourne le crâne des brebis !
Dans leurs phalanges savoureuses
Le grand soleil met un rubis¹⁷ !

Le rubis sublime l'ivresse guerrière. Dans *Les Mains de Jeanne-Marie*, le poète invoque l'imagerie révolutionnaire pour dénoncer les privilèges de la haute société, celle des « femmes nobles », aux mains poudrées, « pleines de blancs et de carmins ». Écrins de la vie mondaine, les « boudoirs » d'« Alchimie du verbe » font l'objet d'une semblable condamnation, tout comme les « glaces des magasins splendides », qui pourraient être une réminiscence des « murs aveuglants de blancheur » et des « nappes éblouissantes des miroirs » du café parisien vers lequel une famille « en guenilles » jette des regards éblouis, dans *Les Yeux des pauvres* de Baudelaire¹⁸. Rimbaud stigmatise la prospérité illusoire d'une Babylone des temps modernes, riche et orgueilleuse. Instrument de la vengeance divine, la « poudre de rubis » est l'avatar de la « pluie de feu et de soufre¹⁹ » qui s'abat, dans la Bible, sur Sodome et Gomorrhe, châtiées pour avoir tourné le dos aux pauvres et aux nécessiteux²⁰, et de la « flamme d'or » apocalyptique qui balaie « les Républiques de ce monde », « empereurs », « régiments », « colons », « peuples », dans un poème de 1872, « Qu'est-ce pour nous, mon Cœur... » :

¹⁷ *Les Mains de Jeanne-Marie* ; Rimbaud, *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 189. Ces deux strophes sont ajoutées de la main de Verlaine.

¹⁸ Baudelaire, *Œuvres complètes*, éd. cit., t. I, p. 318. Steve Murphy a proposé une lecture marxiste de ce poème (*Logiques du dernier Baudelaire*, Paris, Champion, 2003, rééd. 2007, p. 243-276), tandis que Yoshikazu Nakaji souligne les ambiguïtés du regard esthétisant de Baudelaire sur les scènes misérabilistes (« La poétique de la charité et ses limites », dans *Lire « Le Spleen de Paris » de Baudelaire*, sous la direction d'André Guyaux et Henri Scepi, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, coll. « Colloques de la Sorbonne », 2014, p. 113-124).

¹⁹ Genèse, XIX, 24, et Luc, IV, 29.

²⁰ Voir Ezéchiel, XVI, 49 : « Voici quelle a été l'iniquité de Sodome votre sœur : l'orgueil, l'excès des viandes, l'abondance de toutes choses, et l'oisiveté où elle était, elle et ses filles ; elles ne tendaient point la main au pauvre et à l'indigent » (traduction de Lemaître de Sacy).

Et toute vengeance ? Rien !.. — Mais si, toute encor,
Nous la voulons ! Industriels, princes, sénats,
Périssez ! puissance, justice, histoire, à bas !
Ça nous est dû. Le sang ! le sang ! la flamme d'or²¹ !

La « poudre de rubis » est peut-être aussi une allusion à la quête alchimique. Au Moyen Âge, on prêtait au rubis, appelé « escarboucle » (du latin *carbunculum* : « *petit charbon ardent* »), des propriétés magiques, en particulier celle d'éclairer pendant la nuit. Rimbaud, selon ses premiers biographes, Jean Bourguignon et Charles Houin, aurait assisté aux opérations alchimiques auxquelles s'adonnait Charles Cros : « Pendant plusieurs semaines Rimbaud vécut dans cette chambre commune, au milieu des expériences que Cros faisait alors sur la fabrication des pierres précieuses²². » Cros, qui synthétisait des pierres précieuses artificielles dans son atelier du 13, rue Séguier, où Rimbaud a logé en octobre 1871, a rendu compte de ses expériences en février 1874, dans un article intitulé « L'alchimie moderne » : « J'ai obtenu aussi des corindons de bien des manières, entre autres en décomposant l'aluminate de soude par le chlorure d'aluminium, lentement²³. » Dans la biographie qu'il lui consacre, Alphonse Allais signale ces expérimentations : « Le bagage de Charles Cros est très considérable. Je citerai seulement sa production artificielle d'améthystes, saphirs, rubis, topazes, etc. (cristallisation et coloration de l'alumine)²⁴. » La « poudre de rubis

²¹ « Qu'est-ce pour nous, mon Cœur... » ; Rimbaud, *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 230. Sur l'Apocalypse dans l'œuvre de Rimbaud, voir Marc Eigeldinger, « L'Apocalypse dans les *Illuminations* », *Revue d'histoire littéraire de la France*, mars-avril 1987, p. 182-190 ; Giovanni Berjola, « Rimbaud et le mythe de l'Apocalypse », *Cahiers ERTA* (Gdansk), n° 4, 2013, p. 11-24, en ligne.

²² Jean Bourguignon et Charles Houin, *Vie d'Arthur Rimbaud* [1896], édition établie, préfacée et annotée par Michel Drouin, Paris, Payot, 1991, p. 82.

²³ Charles Cros, « L'alchimie moderne », *Revue du monde nouveau*, n° 1, 15 février 1874, p. 58-62, ici p. 62.

²⁴ Alphonse Allais, « Charles Cros », *L'Hydropathe*, 20 mars 1879, p. 2 ; cité par Émile Goudeau, *Dix ans de bohème* (1888), introduction, notes et documents par Michel Golfier et Jean-Didier Wagneur, avec la collaboration de Patrick Ramseyer, Seyssel, Champ Vallon, 1996, p. 168.

brûlante » de Rimbaud est-elle un souvenir des rubis artificiels de son ami Charles Cros ?

Quoi qu'il en soit, la « poudre de rubis » est un article de quincaillerie assez répandu dans la deuxième moitié du XIX^e siècle et jusqu'en 1920 environ. Vendue sous forme de flacon, elle servait à affûter les lames et à polir les surfaces. Plusieurs officines en font la réclame, aux dernières pages des grands quotidiens, dans les annuaires du commerce et dans les bulletins industriels :

POUDRE DE RUBIS pour faire couper les rasoirs et les instruments de chirurgie ; pour lustrer l'argenterie, polir la corne, l'ivoire, l'écaille, le métal anglais, le cuivre, l'acier trempé et les pierres fines.

Prix : 75 c. le flacon, 8 fr. la douz., et 80 fr. le kil.
Chez A. Gaudin et frère, 9, rue de la Perle.

La Lumière. Revue de la photographie, 20 mars 1858, p. 48²⁵.

POUDRE DE RUBIS, incomparable pour faire couper les rasoirs, pour polir l'or, l'argent, le cuivre, l'acier, l'ivoire. Elle est excellente pour lustrer les ongles et blanchir les dents. Voir le prospectus pour ses nombreux emplois. 75 c. le flacon, 7 fr. la douzaine.

Le Siècle, 10 octobre 1861, p. 3²⁶.

COLLE BLANCHE INALTÉRABLE, 30 c. le flac. **POUDRE DE RUBIS** pour lustrer les métaux, etc. 60 c. le flacon. *Rue Jean-Bart*, 8.

Le Constitutionnel, 24 octobre, 8 et 30 novembre 1868, 4 et 17 janvier, 8 février 1869, p. 4²⁷.

²⁵ Voir aussi une annonce très proche dans *Le Constitutionnel*, 24 octobre 1858, p. 4.

²⁶ Voir aussi les annonces où l'expression « poudre de rubis » est imprimée en caractères plus petits, dans *Le Siècle*, 8, 13, 18, 23 et 28 septembre 1861, p. 4.

²⁷ La même annonce a paru, entre autres, dans *La Presse*, 27 octobre et 1^{er} novembre 1868,

Neveux, épicerie de choix,
vins et spiritueux, poudre de
rubis pour polir l'or, l'argent
et métaux, r. du Cloître-St-Jac-
ques, 3, et r. du Cigne, 15.

*Almanach des 40 000 adresses des fabricants de Paris
et du département, 1873, p. 127.*

POUDRE DE RUBIS
Spéciale pour le Nettoyage et le Polissage des Métaux et Pierres fines, Nettoyer et
Lustrer l'Or, l'Argent, le Cuivre, etc. (Voir la notice jointe au flacon)
O. NEVEUX, Inventeur et Fabricant
G. BEAUVALLET, Successeur
17, Rue Pierre-Lescot, Paris
Usines à THEUVILLE (S.-et-O.) et à VOISINS-COULOMMIERS (S.-et-N.)
PRIX DU FLACON : 1 FRANC

35785. — M. p. être apposée sur des boîtes, flacons et autres récipients
ou emballages renfermant une poudre pour nettoyer et polir les métaux,
le marbre, les pierres précieuses, etc., déposée le 14 mars 1891, à 10 h.,
au greffe du tribunal de commerce de la Seine, par le sieur Beauvallet
(César), fabricant à Paris.

Cette marque est de dimensions et de couleurs variables.

Bulletin officiel de la propriété industrielle et commerciale,
26 mars 1891, p. 188.

Poudre de Rubis

35784. — M. p. désigner une poudre pour nettoyer et polir les métaux,
le marbre, les pierres précieuses, etc., déposée le 14 mars 1891, à 10 h.,
au greffe du tribunal de commerce de la Seine, par le sieur Beauvallet
(César), fabricant à Paris.

Ibid.

p. 4, dans le *Journal des débats politiques et littéraires*, 2 février 1869, p. 4, dans *Le Pays*,
6 et 27 janvier 1869, 11 février 1869, p. 4, dans *Le Siècle*, 26 octobre et 24 novembre 1868,
p. 4, 15 décembre 1868, p. 3, 3 février 1869, p. 4.

Un article publié dans *Le Panthéon de l'industrie* le 7 décembre 1879 fournit une description détaillée des propriétés de la poudre de rubis, « de couleur rose », produite à partir de l'alumine :

On voit d'ici ce qu'on peut attendre d'une véritable poudre de rubis d'une merveilleuse ténuité [...] :

Le polissage rapide et absolument parfait de toutes les pierres fines utilisées en joaillerie.

Le polissage presque instantané des objets d'or et d'argent, sans perte appréciable de matière.

Le polissage de l'acier, du cuivre, du laiton, de tous les métaux qui prennent, sous l'action de cette poudre, un éclat magnifique.

Le polissage de la nacre, de l'écaille, de l'ivoire, de la corne, de toutes les matières dures employées dans tous les arts et dans toutes les industries.

La poudre de rubis est, en un mot, la poudre à polir par excellence, le complément obligé de tous les outillages devant produire un grand poli, l'auxiliaire de toutes les ménagères qui tiennent à la plus charmante des coquetteries :

L'éclat de la propreté²⁸.

Amateur de « féerie scientifique ²⁹ » et de « nouveauté chimique³⁰ », Rimbaud était curieux des progrès techniques de son temps. Dans *Ce qu'on dit au poète à propos de fleurs*, il se réfère à l'étude des phénomènes optiques — la réfraction des « blancs, verts, et rouges dioptriques » et la raie spectrale du sodium (« le rayon de sodium ») — et au développement des matériaux modernes exploités par l'industrie : le « caoutchouc qui s'épanche » et l'alfénide (« cuillers alfénides »), appelé aussi « métal blanc », alliage de cuivre, de zinc, de nickel et de fer³¹. Dans « Alchimie du verbe », le verbe *oxyder* (« Oxyde les gargouilles »), qui se répand au début du XIX^e siècle, à la suite des découvertes de Lavoisier, reflète son intérêt pour la chimie.

²⁸ Vernier, « La poudre de rubis », *Le Panthéon de l'industrie*, 7 décembre 1879, p. 464, dans la série « Les poudres à polir ».

²⁹ *Angoisse*, dans les *Illuminations* ; Rimbaud, *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 308.

³⁰ *Mouvement*, dans les *Illuminations* ; *ibid.*, p. 312.

³¹ *Ce qu'on dit au poète à propos de fleurs* ; *ibid.*, p. 153.

Rimbaud a pu avoir connaissance de l'usage de la « poudre de rubis » comme produit d'entretien abrasif. Il emploie l'adjectif *détergent*, issu du vocabulaire médical et étendu aux usages ménagers, dans *Lys*, un quatrain de l'*Album zutique* parodiant Armand Silvestre : « L'Aurore vous emplit d'un amour détergent³² ». Il mentionne un autre article de quincaillerie, le cirage, dans le premier tercet d'un sonnet du même *Album zutique*, *Paris*³³ :

Al. Godillot, Gambier,
Galopeau, Volf-Pleyel,
— O Robinets ! — Ménier,
— O Christs ! — Leperdriel !

Kinck, Jacob, Bonbonnel !
Veillot, Tropmann, Augier !
Gill, Mendès, Manuel,
Guido Gonin ! — Panier

Des Grâces ! L'Hérissé !
Cirages onctueux !
Pains vieux, spiritueux !

Aveugles ! — puis, qui sait ? —
Sergents de ville, Enghiens
Chez soi ! — Soyons chrétiens³⁴ !

A. R.

La « poudre de rubis » pourrait figurer parmi les objets à la mode qui alimentent la fièvre mercantile provoquant l'ironie de Rimbaud : les chaussures d'Alexis Godillot, fournisseur officiel des armées ; les pipes fabriquées par Jean Gambier, un artisan de la région de Givet, dans les Ardennes ; les pianos sortis de la manufacture d'Auguste

³² *Lys*, dans l'*Album zutique* ; *ibid.*, p. 172.

³³ Sur ce poème, voir Philippe Hamon, *Imageries. Littérature et images au XIX^e siècle*, Paris, José Corti, 2001, rééd. 2007, p. 157-160 ; Steve Murphy, *Stratégies de Rimbaud*, Paris, Champion, 2004, p. 197-242 ; Yves Reboul, « Rimbaud devant Paris : deux poèmes subversifs », *Littératures* (Toulouse), n° 54, 2006, p. 95-115 ; Bernard Teyssède, *Arthur Rimbaud et le futoir zutique*, Paris, Léo Scheer, 2011, p. 233-271.

³⁴ *Conneries. Paris*, dans l'*Album zutique* ; Rimbaud, *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 174-175.

Wolff et de Camille Pleyel ; le chocolat d'Émile-Justin Ménier ; les bandages pour varices et ulcères conçus par Charles Le Perdriel.

Dans ce contexte, l'expression « poudre de rubis » résonne comme un emprunt au discours publicitaire, qui accentue la saveur parodique de l'apostrophe au Soleil dans « Alchimie du verbe ». Sensible au charme désuet et parfois bouffon des « enseignes » et des « dessus de porte³⁵ », Rimbaud démarque à plusieurs reprises, dans son œuvre, le texte d'affiches et d'annonces publicitaires. Dans *Paris*, qui pratique le « collage³⁶ » ludique de noms propres liés à l'actualité, « Enghien chez soi » est une réclame pour des vaporisateurs à domicile d'eau d'Enghien, tandis que les « cirages onctueux » évoquent les nombreuses publicités pour les « cires onctueuses », « pastels onctueux » et « liniments onctueux » plébiscités par le chaland³⁷. Dans un « Coppée » de l'*Album zutique*, « Les soirs d'été, sous l'œil ardent des devantures... », le parodiste subvertit le topos du soleil couchant, hérité du romantisme, en se référant simultanément au conte de Perrault, *La Barbe bleue* (« Je ne vois que le soleil qui rougeoie... »), et à une publicité pour une marque de chocolat : « Tandis qu'en haut rougeoie une annonce d'Ibled³⁸... ». De la même manière, les deux derniers vers de *Ce qu'on dit au poète à propos de fleurs* pourraient contenir une allusion épigrammatique aux annonces de la librairie Hachette qui vantent les albums « illustrés » de Louis Figuier. Les tirets qui encadrent l'adjectif *illustré* tiennent lieu de guillemets³⁹ :

³⁵ Voir le début d'« Alchimie du verbe » : « J'aimais les peintures idiotes, dessus de portes, décors, toiles de saltimbanques, enseignes, enluminures populaires » (*ibid*, p. 263). Parmi les « enseignes » qui apparaissent dans l'œuvre de Rimbaud, on peut citer « Au Cabaret-vert », qui s'inspire du nom d'une auberge de Charleroi, « À la maison verte » ; « À l'Hérisé », qui est l'enseigne d'un chapelier parisien ; « Galopeau », qui est le nom et l'enseigne d'un « artiste pédicure » ; et le « Panier des Grâces » qui pourrait être l'enseigne d'un magasin de mode, dans *Paris*.

³⁶ Philippe Hamon, *Imageries. Littérature et images au XIX^e siècle*, op. cit., p. 157.

³⁷ Voir Bernard Teyssède, *Arthur Rimbaud et le foutoir zutique*, op. cit., p. 252.

³⁸ « Les soirs d'été... », dans l'*Album zutique* ; Rimbaud, *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 179.

³⁹ Sur l'usage du tiret double, qui peut se substituer aux guillemets, voir Michel Murat, *L'Art de Rimbaud* (2002), nouv. éd. revue et augmentée, Paris, José Corti, 2013, p. 271-281, en particulier p. 272.

Surtout, rime une version
Sur le mal des pommes de terre !
— Et, pour la composition
De poèmes pleins de mystère

Qu'on doive lire de Tréguier
À Paramaribo, rachète
Des Tomes de Monsieur Figuiet,
— Illustrés ! — chez Monsieur Hachette⁴⁰ !

À travers l'expression « poudre de rubis », le lexique de l'industrie et de la publicité, travesti sous les oripeaux de l'ancienne féerie, s'immisce dans le discours poétique. Rimbaud avait-il conscience de la richesse sémantique de cette formule et de sa charge parodique, lorsqu'il l'a substituée au « sable de rubis » du brouillon d'« Alchimie du verbe » ? Ou faut-il voir dans cette substitution le fruit d'une recherche stylistique, guidée par une mémoire inconsciente ? La poudre de rubis est un emprunt, mais que le poète recrée, en lui conférant une part d'onirisme et en prolongeant son effet dans une épithète : *brûlante*.

⁴⁰ *Ce qu'on dit au poète à propos de fleurs* ; Rimbaud, *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 154. Les annonces de publication des ouvrages de Louis Figuiet figurent en bonne place dans les publicités des « livres d'étrennes » de la librairie Hachette qui paraissent chaque année, dans la deuxième quinzaine de décembre, dans les grands journaux. Par exemple : « NOUVEAUTÉ / LOUIS FIGUIER / LA VIE ET LES MŒURS DES ANIMAUX. ZOOPHYTES ET MOLLUSQUES. UN BEAU VOLUME IN-8 ILLUSTRÉ DE 885 FIGURES » (*La Presse*, 27 décembre 1865, p. 4) ; « LES POISSONS, LES REPTILES ET LES OISEAUX, par Louis Figuiet (nouveau vol. du Tableau de la nature), 1 vol., illustré de 400 vignettes et de 20 grandes compositions » (*Le Monde illustré*, 14 décembre 1867, p. 374).